

MANUSCRITS OUBLIÉS



Serge Fontaine

# Manuscrits oubliés

*Nouvelles*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

## LE MANUSCRIT INACHEVÉ...

*« Le temps vole et m'emporte malgré moi,  
j'ai beau vouloir le retenir, c'est lui qui m'entraîne. »*

Madame De Sévigné

*« Hâtons-nous de vivre, le temps fuit et nous entraîne avec lui. »*

Nicolas Boileau



Le temps, assez sombre, laisse supposer une après-midi humide et fraîche. La pluie ruisselle sur les carreaux, elle redouble de violence, un véritable rideau brouille le paysage, à ne pas voir à vingt mètres, un temps exécrationnel. Que faire ? Pour l'adolescent actif que je suis, rester à la maison, faire des mots fléchés, construire des maquettes, j'avoue que je n'aime pas les activités trop statiques, il faut que je bouge. Que faire d'intéressant, je n'irai pas voir mes camarades, probablement calfeutrés chez eux ; alors que faire ? Mon frère aîné a déjà entrepris la fabrication d'une caravelle avec une coquille de noix, et ne veut pas être dérangé. Lire, dessiner, jouer aux cartes ? je suis indécis, mais la tentation est trop forte... pourquoi ne pas aller fouiller dans les combles ?

La maison que mes parents louent comporte un vaste grenier. Je n'y suis jamais monté – mon père nous l'a interdit. Mon frère, plutôt casanier et nettement moins actif que moi se réfugie souvent dans la lecture de romans policiers ou dans le petit bricolage, il est minutieux et patient, aussi il ne m'accompagne presque jamais dans mes escapades ou mes aventures jugées trop dangereuses. Un grenier ! J'imagine un univers assez mystérieux, rempli de malles énigmatiques, de vieux livres, d'objets hétéroclites, peut-être même y a-t-il un trésor ? Le désir de découvrir me pousse à braver l'interdiction. Après tout la faute me semble vénielle ; à nouveau, j'invite mon frère à m'accompagner dans cette aventure. Non, il ne le souhaite pas et me fait savoir que je l'ennuie ! – « j'ai autre chose à faire que de perdre mon temps dans ce galetas ! » me dit-il. J'irai donc tout seul ! Au fond du grenier, un coffre noirâtre attire mon regard ; vais-je y trouver quelques louis d'or, quelques colliers précieux, quelques bagues serties de diamants ou quelques parchemins indiquant l'emplacement d'un trésor ? Inquiet, je l'ouvre ; un nuage de poussières envahit les combles et me fait

tousser, m'irrite les yeux. Serait-ce une malle de sorcier, un coffre maléfique ? Serait-ce la raison de l'interdiction ? J'hésite à ouvrir cette espèce de cantine ! Mais la curiosité...

\* \* \*

À première vue, rien d'intéressant, rien de spectaculaire, des photos jaunies, bistre, un briquet à étoupe usagé, une lampe Pigeon légèrement cabossée, quelques papiers rongés par l'humidité... en fait rien d'important. Pourtant une chemise cartonnée d'une couleur indéfinissable, posée au fond de la malle entre deux bouts de chiffon attire mon regard. Sur la couverture : un titre, écrit en belles lettres rondes, agrémenté d'un dessin à la plume disparaît sous l'épaisse couche de poussières ; en soufflant légèrement, j'arrive à déchiffrer : « Sous un Soleil de plomb », manuscrit inédit de François Sorrent. – « François Sorrent... Est-ce un ancien locataire, un ancien propriétaire ? Je n'ai jamais entendu le nom de cette personne ! Est-ce peut-être le pseudonyme d'un grand écrivain... » Mon imagination envisage mille hypothèses ! Ainsi ce document n'est pas un quelconque plan concernant un trésor ou un testament. Peut-être est-ce la confession d'un homme vieillissant ou le roman d'un adolescent en quête d'aventures, à la recherche d'un monde merveilleux ? C'est ce texte que je reproduis intégralement, sans omettre la moindre virgule.

\* \* \*

La première page semble être un avertissement au lecteur, un aveu, voire un sentiment de fin de vie.

Avertissement au lecteur :

« Ce n'est pas sans quelque appréhension que je relate mon passé. Bien des auteurs, et non des moindres, ont raconté avec une saveur exquise leur enfance, leurs tourments. Je reprendrai la formule de Monsieur Marcel Pagnol : « Par ma seule façon d'écrire, je vais me dévoiler tout entier et si je ne suis pas sincère – c'est-à-dire sans aucune pudeur – j'aurai perdu



mon temps à gâcher du papier. » Je vais donc essayer de revivre ces folles années d'enfance, je vais me revoir tel un spectateur contemplant une pièce de théâtre ou un film. Il s'agit d'une rétrospective de ma vie, de ce qui fut MOI. Je ne sais si j'y arriverai, en relatant l'innocence de l'enfance, les rêves qui traversent mon esprit, je le souhaite ardemment. Le lecteur, l'authentique lecteur, celui qui choisit son livre, le dorlote, le pose sur sa table de chevet, est un ami, je ne voudrais en rien le décevoir. La vie a défilé, l'enfant a grandi et c'est avec un certain regret, une certaine amertume voire une grande nostalgie qu'il revit son passé. Qu'y a-t-il de plus beau que la naïveté, la sincérité, l'insouciance d'un enfant ? Je vais donc revivre ces belles années passées dans un pays inondé de soleil. Je vais vous les conter. »

\* \* \*

Le quartier se dore, nonchalamment, au chaud soleil d'Afrique du Nord, s'étire en d'étranges rues pittoresques et bruyantes, en dédales incroyables de venelles plus ou moins sombres ; des vêtements bariolés sèchent aux fenêtres mi-closes, des odeurs d'oignons frits, d'ail, d'aubergines qui crépitent dans l'huile chaude, de basilic, de coriandre envahissent l'atmosphère. Ce qui frappe le plus, c'est d'abord la population, cosmopolite, bigarrée, volubile voire grouillante et bruyante mais accueillante. Les gens s'apostrophent d'une fenêtre à l'autre, discutent au milieu de la chaussée, les personnes âgées assises sur des chaises paillées devant les maisons palabrent, observent, évoquent leurs souvenirs. C'est réellement un quartier très vivant ! Une atmosphère qu'on ne peut oublier ! La maison, dans laquelle j'ai vu le jour, se carre au milieu d'une cour bizarre – une cour à deux plateaux différents reliés par deux escaliers qui l'encadrent, bordés d'un large parapet, idéal pour nos jeux de cow-boys, de gendarmes-voleurs ou de chat-perché. Avec des murs d'un rose délavé, pissieux même, notre immeuble ressemble à une antique maison romaine, elle se nomme « Villa Les Glaïeuls », nom pompeux d'autant que pendant près de quinze ans je n'ai jamais vu le moindre glaïeul. Un grand portail en fer forgé, à demi-rouillé claque et grince en permanence, il est censé fermer la cour du haut, celle qui donne sur la rue, derrière la cour du bas, un immense

jardin inculte donne l'image d'une forêt vierge, d'un éden primitif. Au milieu du jardin se cache, derrière une végétation exubérante, une grande fosse, elle recueille toutes les eaux usées de l'immeuble (il y a cinq appartements !) inutile de préciser qu'en plein été, quand le soleil darde ses plus chauds rayons, notre maison fleurit la douce odeur des égouts. Au cœur de ce paradis particulier que personne n'a probablement jamais cultivé, une flore extravagante et variée camoufle des mandariniers fatigués, de tortueux orangers, de fragiles néfliers aux branches crochues, quelques citronniers tourmentés et de vieux pêchers donnant des fruits gorgés de miel ! Un figuier accablé se cramponne au grillage, une vigne abîmée par les ans et le manque de soins essaie de chercher plus haut la lumière. Des herbes velues, d'un vert intense, des orties agressives, des chardons argentés envahissent non seulement les allées mais aussi la cour, le bas des murets et toute la pierraille qui nous entoure. Tout paraît sauvage, effrayant, un monde particulier où l'homme civilisé n'aurait jamais mis les pieds. Pour l'enfant que je suis et pour mon camarade Paulo, ce jardin nous semble être la partie la plus reculée, encore inexploree, de la terre. À l'automne, merveilleuse saison, les feuillages prennent des teintes mordorées, ambrées, ocrées, une magnifique palette de camaïeux, les arbres rachitiques embaument l'air d'un parfum subtil, parfums d'agrumes se mêlant à celui des figues fraîches. Les branches tordues et faméliques ploient sous le poids des fruits. Un vieux grillage et un antique portillon protègent cet éden. Interdiction formelle d'y pénétrer, la fosse n'est pas très visible sous l'abondante végétation, il peut y avoir des serpents ou d'autres bestioles pas très sympathiques, et puis ce jardin est propriété privée appartenant au propriétaire de « la Villa les Glaïeuls ». Nous devons respecter cette interdiction ! Les fruits – ô délices – nous attirent. Déguster des fruits sur l'arbre, qu'y a-t-il de plus tentant pour un gamin ? Le grillage, endommagé par endroits, se trouve franchi en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Mon ami d'enfance Paulo m'accompagne toujours dans mes rocambolesques expéditions ; mon frère aîné se contente, lui, d'observer, calé dans un coin de la cour, à lire ou à sculpter des morceaux de bois. Nos mains, comme aimantées, saisissent les fruits colorés. Quelle joie alors de cueillir à la dérobée, assis sur une branche fourchue, les jambes pendantes, et de déguster avidement ces nectars ! Nous ne pensons pas un seul instant au danger – car il est réel ! – Le propriétaire de l'immeuble, un brave octogénaire, n'a plus la force de s'occuper de son jardin, il vient, de temps

en temps, voir si les arbres vont donner quelques fruits, mais il passe surtout pour récupérer les loyers de tous les locataires et pour écouter leurs doléances. Il s'est souvent demandé pourquoi les arbres ne produisaient pas beaucoup alors qu'ils étaient couverts de fleurs au printemps. Je pense, aujourd'hui, qu'il n'était pas dupe... Devant l'immeuble, la rue serpente pour atterrir au milieu d'un ensemble de vieilles maisons, presque des masures aux murs lépreux, quelques baraquements de planches et de tôles rouillées servent d'abris de jardins, plus loin à l'horizon les collines pierreuses couvertes de figuiers de Barbarie, d'aloès, de caroubiers aux akènes miellés s'offrent à nous. Merveilleux terrain de jeux ! Un immense champ en friche s'étale en face de chez nous, il est devenu, au fil des années, un cimetière de matelas éventrés, de lits vermoulus, de vieux sommiers dont les ressorts griffent le sol. Pour Paulo et pour moi cet endroit devient notre caverne d'Ali Baba, notre île aux trésors. Des ressorts acérés, des lattes de bois pourries, des étais, des paquets de laine filandreuse, des rouleaux de fils de fer, des grillages s'amoncellent de ci, de là. Nous y trouvons un extraordinaire attirail, nous permettant de confectionner des objets magnifiques, épées et sabres de chevaliers, des armes factices pour gendarmes et voleurs, des toiles à matelas pouvant faire office de capes. Sur ce terrain privé, interdit au public, nous retrouvons tous les enfants du quartier... alors les jeux s'organisent. Cette rue, ce champ inculte, écrasés par un soleil intense, je les revois comme si je ne les avais jamais quittés. Ce champ fourre-tout représentait notre havre de paix, cette rue colorée et bruyante, notre univers merveilleux, avec ses marchands d'oubliés ambulants, ses rémouleurs traînant leur carriole, sa population cosmopolite aux accents chantants, ses cours des miracles.

\* \* \*

Je me souviens d'un clochard que les enfants aimaient beaucoup. Nous l'appelions Gégène. Était-ce son vrai prénom ? Cela importait peu. Une barbe hirsute dévorait son visage, un regard doux, bienveillant et triste à la fois nous intriguait. Il semblait porter le malheur du monde. Sa longue silhouette nous amusait, son éternel pardessus râpé nous surprenait. Il avait quelque chose d'attachant ! Il adorait les enfants ; il savait nous captiver

avec des histoires fabuleuses qui nous transportaient dans d'autres galaxies, il nous racontait le Moyen-Âge, le siècle des Lumières, Napoléon... Il connaissait tellement de choses que nous restions des heures, assis en rond, autour de lui, bouche bée, subjugués, admiratifs. Il était, pour nous, un puits de sciences ! Jamais, il ne nous dit d'où il venait, ce qu'il faisait autrefois, ni pourquoi il était devenu ce pauvre hère, sans domicile fixe. Il préférait cette vie d'errance, d'incertitude et de contemplation ; il aimait voyager, observer la nature et les hommes, raconter de belles histoires aux enfants. Il logeait, nous disait-il, là où ses pieds le menaient, là où le hasard lui offrait un abri, parfois sous un pont, d'autres fois dans une grange ou dans n'importe quel lieu providentiel. Ma maison, c'est l'univers se plaisait-il à dire. Son regard malicieux, plein de bonté, nous plaisait. Nous attendions impatiemment son passage ; cela signifiait pour les enfants du quartier de nouvelles histoires merveilleuses, de nouvelles informations concernant les étoiles, les planètes, la faune et la flore de telle région. Gégène était pour nous une véritable encyclopédie, il répondait à toutes questions, parlant d'Acturus, l'étoile rouge ou de Vénus qui n'est pas une étoile mais une belle déesse perdue au firmament des étoiles. Les moments passés en sa compagnie nous semblaient toujours trop brefs, nous gobions ses paroles, sa douce voix nous charmait. Nous l'admirions. Depuis quelque temps, son absence nous intriguait... Avait-il changé de quartier ? Était-il malade ? Avait-il trouvé un travail ? Nous nous interrogeons ; chaque camarade donnait son analyse, son explication. Nous ne le vîmes plus... Il ne revint jamais nous enchanter. Nous ne connaissons même pas son véritable nom...

\* \* \*

Le manuscrit s'arrête là. Étrange, il n'y a pas de suite... les autres pages jaunies par le temps sont vierges. L'auteur, que je ne connais pas, François Sorrent, a-t-il eu peur de dévoiler les moments intimes de sa vie, la confession était-elle trop douloureuse ? Je ne le saurai jamais, je le regrette infiniment : je commençais à prendre un certain plaisir à découvrir cette bribe de vie. L'imagination du lecteur arrangera la suite à sa façon...

# **SIGFRID OU LA DÉSILLUSION**

*« Pour bien connaître et comprendre la vie il  
faut avoir appris beaucoup des désillusions de la vie ».*

Pierre Reverdy



Ô jeunesse ! Désir de liberté, envie de découvrir le monde, de vagabonder, de créer, d'être utile, de se faire remarquer ! Sigfried, enfoncé dans son vieux fauteuil cramoisi, la tête bien calée contre le repose-tête revoyait son enfance, son parcours. De belles volutes bleutées s'échappaient de sa pipe, les yeux mi-clos, il repensait à la célérité du temps qui passe beaucoup trop vite, aux instants gâchés, aux hésitations néfastes, à ce qui aurait pu arriver mais qui n'est jamais arrivé, aux illusions perdues !

\* \* \*

La maison lézardée, tombant en ruines, une véritable mesure où il avait vu le jour n'existait plus. La municipalité avait entrepris d'importants travaux de réfection, une urbanisation nécessaire, la cité avait désormais un nouveau visage, le quartier où il avait grandi avait changé d'aspect, de belles jardinières fleuries, des trottoirs bien entretenus, des lampadaires originaux invitaient à la flânerie. Autrefois, ce quartier – son quartier – malheureux, aux maisons lépreuses semblait abandonné de tous, une certaine tristesse émanait des lieux. Sigfried, toujours plongé dans cette demi-somnolence revivait les jours mornes et merveilleux à la fois, pénibles et enchanteurs, apportant leur dose de misères, de difficultés mais aussi leur dose de joies simples. Il avait grandi, évolué dans ce décor d'après guerre. Il revit le petit garçon, mal vêtu, aux culottes ravaudées, courant sur les pavés de granit bleu, sillonnant les venelles sinueuses bordées de maisons aux façades décrépite où les marques de la pauvreté s'incrustaient de façon indélébile. Quelques vêtements bariolés apportaient une touche de gaieté